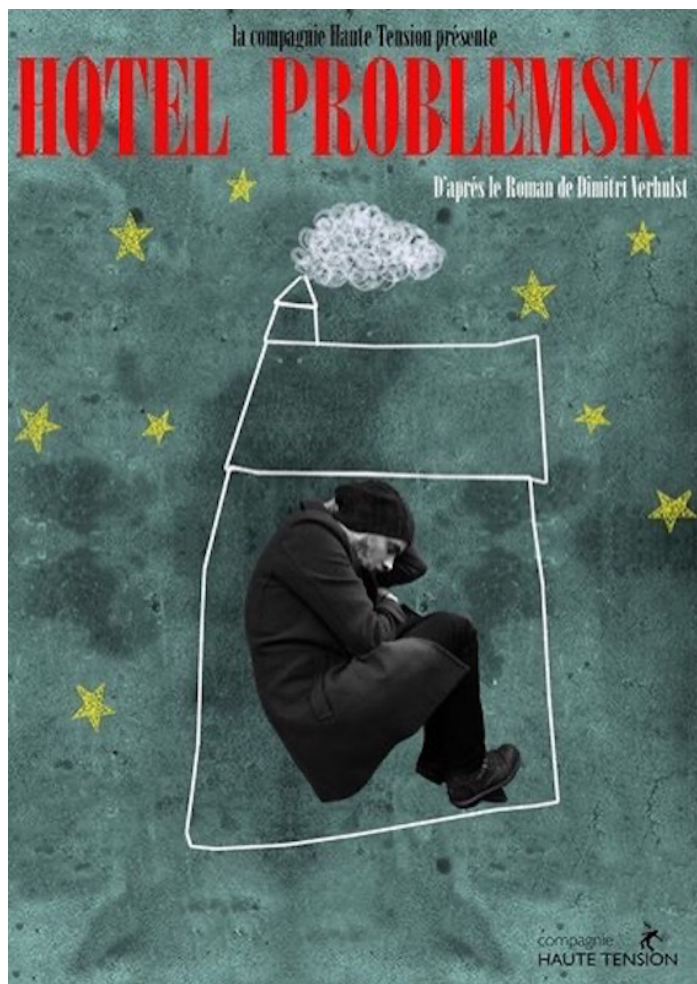


Hôtel Problemski

de Dimitri Verhulst



Adaptation de **Martine Fontanille**

Compagnie Haute Tension

Texte du spectacle, adapté et mis en scène par Martine Fontanille

Première partie

Bipul Masli, photographe

Hargeisa, 1984

« Fais seulement comme si je n'étais pas là ! » que je dis au gosse en train de crever de faim et dont j'essayais de prendre une photo.

J'étais nerveux, j'aurais aimé avoir une pilule à avaler pour empêcher mes mains de trembler. Je sentais quelque part que celle-ci serait ma photo. La photo. La photo qui allait inaugurer ma grande percée. qui allait me permettre de gonfler ma valeur marchande et de suggérer au grand patron de Reuter de me retéléphoner un jour où ça m'arrangerait mieux. Un photographe sent ça, c'est que je ressentais avec cet enfant affamé dans mon viseur. Une béatitude.

Ce gosse mourant que je voulais photographier a déterminé, je l'avoue, un tournant dramatique et artistique dans ma vie. Il m'a converti à la photo couleur.

Dans ma sacoche de photographe, il n'y avait pratiquement jamais de pellicule couleur, mais ce jour-là, si. Un petit rouleau. Vingt-quatre prises. Vingt-quatre chances de rendre mondialement célèbre cet enfant-squelette. Vingt-quatre chemins vers la Une de pratiquement tous les journaux que l'on offre à lire dans l'avion. Je voyais déjà pendre aux façades de tous les grands musées de la photographie : « Rétrospective Bipul Masli. »

L'enfant était planté dans un décor magnifique : une décharge sur laquelle il s'était hissé avec ses dernières forces, mais où il n'y avait plus rien de comestible à grappiller. Il se contentait de sucer son doigt, regardant devant lui, désarmé. Si j'avais à ce moment pu passer ses yeux au filtre anti-reflets, tout au fond on aurait déjà pu voir la mort. Je lui donnais encore trois heures, tout au plus quatre. Du point de vue photographique, l'incidence de la lumière et l'état du soleil auraient été plus intéressants s'il avait pu tenir encore cinq heures, mais je n'osais pas prendre ce risque. Je voulais lui tirer le portrait dans l'agonie. Pas dans la mort, ça c'est à la portée de tout le monde.

J'ai fumé une cigarette, ça n'a pas ramené le calme dans mon corps. Je continuais à trembler.

J'ai supplié le gamin de rester en vie encore une demi-heure. Please.

Dans mon viseur, tout était superbe. Un horizon horizontal, de la lumière indirecte frontale, le sable jaunâtre qui adoucissait les ombres... Very, very nice...

... Mon doigt sur le déclencheur me démangeait, mais quelque chose manquait à cette photo.

Des mouches!

Flutopia 1974

Ma carrière de photographe de presse débuta lorsque j'eus douze ans, le jour de mon anniversaire pour être précis.

Flutopia n'était pas encore à cette époque le baril de poudre qu'elle est aujourd'hui, le pays était encore entre des mains qui ne tremblaient pas. Nous habitions dans la capitale, dans un quartier qui pouvait être considéré comme un nid douillet et provincial où les enfants grappillent la matière première de leurs futures rêveries sur un banc du parc. Il n'y en avait pas beaucoup, mais suffisamment.

Un douzième anniversaire était traditionnellement l'occasion pour les parents de se soûler à mort et, étant donné que mes parents étaient plutôt attachés aux traditions, nous nous trouvions ce jour-là dans l'établissement La Moite Après-Midi, le lieu de rassemblement de notre quartier.

Il n'avait pas échappé à mes parents que je passais beaucoup de temps devant la vitrine du magasin de photos ces derniers mois. Pour reluquer les photos de nus qui y étaient exposées, au début, ensuite pour regarder les appareils avec lesquels, dans mes rêves, je devenais photographe de nus. J'avais une soeur plus jeune et une plus âgée. La plus âgée avait déjà des poils sur son truc, elle aura certainement la gentillesse de glisser de côté ses devoirs et de venir poser toute nue devant mon objectif. Pour servir l'Art, bien entendu, pas pour moi. Mon père, terriblement préoccupé, comme tous les Flutopiens, par sa puissance virile, gardait dans sa table de nuit des livres cochons; je n'avais jamais réfléchi auparavant que quelqu'un devait photographier toute cette viande avant de l'étaler dans des petits bouquins. La perspective d'avoir à travailler un jour en devenait un peu moins sinistre et mes résultats scolaires s'améliorèrent à vue d'oeil, plus vite je pourrai me mettre au boulot, mieux ça sera. Quand il n'était pas à la maison, je me plongeais dans une étude zélée de ses bouquins porno, faisant des croquis des poses que ma grande soeur et, éventuellement, ses copines pourraient prendre pour moi. J'inventai moi-même d'ailleurs une série de variantes que je gardais dans une chemise spéciale identifiée par une étiquette « Calcul » pour plus de sécurité.

Mes parents aidèrent certainement à la réalisation de mes rêves en m'offrant pour mon douzième anniversaire un appareil photo. J'emportai donc mon appareil photo à La Moite Après-Midi, pas question que je sorte encore sans. Peut-être allais-je y prendre mon premier scoop, mon père soûl saisi au dépourvu par exemple. Car je le savais déjà mordicus: des petits clichés à la va-te-faire-fiche comme on en colle dans tous les albums, très peu pour moi.

Il ne me fallut pas attendre longtemps en vérité pour pouvoir saisir ma chance : mon père n'avait pas encore vidé sa première bouteille que des coups de feu volèrent à travers La Moite Après-Midi. Les rebelles, encore dans leur phase novice à cette époque. Je ne sais ce qui m'a pris, et c'est trop troublant pour pouvoir considérer mes souvenirs comme une source fiable, mais d'après moi je ne suis pas allé me coucher sur le sol. Je suis resté debout à prendre des photos : de ma grande soeur, à la seconde où elle reçut une balle en pleine tête. On ne peut parler d'un acte conscient, je l'ai fait, c'est tout. On peut le voir comme l'instinct du photographe, c'est d'ailleurs mon point de vue.

Le film s'est enroulé automatiquement et les gens s'extirpaient déjà de dessous les tables lorsque je me suis rendu vraiment compte de ce qui venait de se passer. Quatorze personnes étaient mortes et l'une d'elles était ma grande soeur. Un type tout éclaboussé de gadoue s'est approché de moi, il s'est présenté comme journaliste et m'a demandé si j'avais vraiment pris des photos. J'ai dit oui (peut-être seulement hoché la tête?) et il m'a demandé combien je voulais pour la bobine. Quelle somme j'ai citée, je n'en sais plus rien, et je ne sais plus non plus si c'était ridiculement peu ou follement trop, mais je l'ai reçue. Immédiatement. Le lendemain, ma photo était dans le journal, en Une. Foto : Bispul Masli. Tel quel. Avec le c de copy- right devant.

C'est là, c'est là qu'a débuté ma vie de photographe de presse. Avec une photo médiocre, prise avec un temps d'obturation trop court et sous-exposée.

Deuxième partie

Bipul Masli, demandeur d'asile

Quelque part entre Tyrannie et Britannie

Vraiment pas un temps à se planquer dans un conteneur. Combien il fait aujourd'hui? Moins cinq? Encore pire? Aucune idée. mais il gèle en tout cas, les flaques sont devenues de la glace et les Africains dingues. Ce matin, un peu avant sept heures, les Noirs ont regardé par la fenêtre et vu que le misérable petit carré d'herbe sous la corde à linge était blanc. L'herbe est bien sûr toujours plus verte ailleurs, ça vaut ici pour un Noir comme pour un Jaune comme pour un Rouge comme pour un Mauve, mais les Africains, ce matin, n'en avaient rien à cirer.

De la neige ! Le bloc 2 était en émoi. Le seul endroit où les Africains peuvent voir de la neige c'est sur le Kilimandjaro. Parce que l'Afrique manque entre autres de neige, pratiquement la moitié du bloc 2 s'est précipitée dehors pour toucher ce miracle météorologique

Les Tchétchènes se tordaient de rire. Un Tchétchène et un Noir, ça ne va pas ensemble. Vraiment pas. Lorsque ces deux doivent partager une chambre, tu peux déjà téléphoner au croque-mort bien avant qu'ils n'aient décidé lequel des deux allait occuper le lit du dessus et lequel le lit du dessous. Et si tu entends quelqu'un quelque part hurler à s'arracher l'âme, tu peux parier tes cigarettes le coeur en paix qu'il s'agit d'un Noir démantibulé par un Tchétchène. Ils pratiquent tous le kick-boxing, ces types, ça se voit d'ailleurs: un torse comme ça et des reins en compote. On le sent quand ils viennent de pisser. Les Africains n'ont pas comme les Tchétchènes le plaisir d'avoir été conçus par l'un ou l'autre dieu avec de l'antigel dans le sang. Le petit peuple du Caucase se promène même aujourd'hui en manches courtes. Un peu de provoc. Mais attends voir que leur dossier traîne jusqu'à l'été prochain quand ici, à l'ombre, ce sera un four à pizza ... On verra s'ils seront encore en état de montrer les dents lorsque les Noirs enfileront leurs gros pulls pour les tourmenter, lorsque les Noirs salueront crânement ces ours déshydratés par un : Pour moi, tout est *dobre*... ça va de nouveau kick-boxer. hombre!

Vaut mieux ne pas fantasmer trop éperdument sur ce que tu pourras encore voir un jour pour de vrai. Des jolies femmes. L'Angleterre. De la neige. Les Africains se sentent floués, ils se faisaient une autre idée de la neige. Ils pensaient qu'on pouvait la saisir, en faire des boules, les jeter... à la grande hilarité des Tchétchènes de nouveau.

Ce n'était pas de la neige, ce matin-là. C'était du givre. Mais comment traduire ça ? Comment expliquer, par gestes, à un Africain, ce qu'est le givre, d'où ça vient, pourquoi ce n'est pas de la neige, qui pour l'amour de Dieu l'a inventé et quelle pourrait en être la traduction dans leur dialecte de la jungle.

Du givre. Je voudrais que la traduction puisse être *poésie* ou quelque chose du genre. Mais je ne parviens pas à le dire. Pas un chien qui croirait possible la présence de *poésie* ici. Pas telle quelle. Et certainement pas sur ce petit carré d'herbe sous la corde à linge. La même putain de corde à linge avec laquelle Sedi voulait se pendre l'autre jour. Ça avait raté, de sorte qu'il s'était rendu ridicule aux yeux de beaucoup. Nous sommes des gens convenables et nous ne parlons pas de suicide, tout au plus parle-t-on de « se tirer ». Sedi c'était presque tiré, chacun y pense plusieurs fois par jour à se tirer.

Sedi vient de la Sierra Leone. Dans la liste des pays où il fait bon vivre, la Sierra Leone occupe la dernière place. Participer est plus important que perdre et il faut bien qu'il y ait un dernier, Les Sierra-Leonais ont une grande probabilité de recevoir un avis positif, tout le monde sait ça, lui aussi. En tous les cas, son comportement est inhabituel. Ici, en général, les Noirs s'occupent toute la journée à être gais, à l'exception, forcément, du moment où ils se font démantibuler par un Tchétchène. Il faut qu'ils fassent quelque chose par rapport à cette gaieté d'après moi, au ministère de l'Intérieur, ils ne croiront bientôt plus du tout que leur vie là-bas est bien pire que celle du chameau moyen. Asia du bloc 4, par exemple, ondule malicieusement de son joyeux popotin et chante en récurant les toilettes. Ce cul et son chant... shit, man. Nous lui conseillons de

s'exercer à la bobine contrite si là-bas à Bruxelles ils doivent croire que son vagin a été découpé en lambeaux et qu'elle a pris Fort Europe d'assaut dans l'espoir que ses filles ne devront pas subir la même chose.

L'excision des parties génitales c'est la culture. Ne pas exciser les parties génitales c'est la civilisation. L'homme est un mammifère friand de culture.

Asia a déjà reçu deux avis négatifs, elle a encore une vie et ensuite elle sera embarquée dans l'avion. Voyager c'est apprendre.

Vraiment pas un temps à se planquer dans un conteneur !

Tu étais où lorsque New York a été attaquée?

La chance, disent les alpinistes qui ont survécu à une chute de quinze mètres, la chance est à la longue une question de compétence. Je ne sais pas s'ils ont raison. Question de compétence, le fait que je n'étais pas moi-même à New York ce jour-là, ce jour où j'aurais dû être, avec mon appareil pour photographier ces deux rubans blancs qui se recroquevillaient dans un superbe ciel bleu, offrant à jamais cette image à la mémoire collective? Question de compétence, le fait que, moi, Bipul Masli, je ne pouvais être présent à New York comme photographe parce que ma carte de presse m'avait été confisquée par la dictature de mon pays?

Non, au lieu de photographier le premier symbole du siècle nouveau, j'étais au bloc 10 en train de jouer une passionnante partie d'échecs avec Cherribi, loin des talibans qu'il a fuis. Il venait d'échanger deux pions, chacun pour une tour, imposant encore une fois une partie nulle. Ce n'est pas pour faire le fanfaron comme on pourrait le croire, mais Cherribi est le seul à ce jour à pouvoir me stupéfier par un coup simple, et par là imprévisible. Je n'avais encore jamais vu quelqu'un jouer aussi bien avec les noirs.

Cherribi était devenu anxieux après deux avis négatifs il s'est enfui il y a trois jours. En Angleterre. Depuis le 11 septembre, il avait pourtant retrouvé confiance dans le traitement de son dossier. Ce jour-là, les Afghans avaient confisqué la télécommande de la télévision et pour une fois tout le monde s'en foutait de manquer l'un ou l'autre feuilleton sirupeux. Ce 11 septembre~là, on était tous devant le même poste. Cinéma Inferno. De belles images, faut dire. Les premières heures après les faits, tous les musulmans faisaient dans leur froc de satin, craignant d'être massacrés en guise de représailles. Mais d'articles de journaux en articles de journaux, le monde sembla enfin s'intéresser aux problèmes de l'Afghanistan et Cherribi se mit à espérer à haute voix un avis positif. Jusqu'au moment où les Américains y lâchèrent quelques bombes en prétendant fièrement que tout serait bien vite remis en ordre.

Deux négatifs, donc, son rapatriement se rapprochait et il n'avait pas l'intention de l'attendre. Au bloc 4, où je crèche aussi, chambre 26, quelques~uns étaient au courant de son projet d'évasion. Il nous a embrassés une (probable) toute dernière fois dans les bras. Et Cherribi a déguerpi.

C'est pour ça qu'aujourd'hui, on écoute sans relâche les nouvelles de la bbc sur un petit transistor. Huit réfugiés ont été retrouvés morts dans un conteneur. À Wexford, Irlande. Ces cons pourraient veiller à ce que le conteneur n'aille pas vers l'Irlande lorsqu'on a payé une traversée vers l'Angleterre. L'Irlande, c'est le bout du monde lorsque t'es confiné dans une boîte, personne ne survit à ça. On l'avait encore dit à Cherribi, c'est pas un temps à se planquer dans un conteneur.

Dans le couloir, le petit transistor est au milieu et chacun à son tour rôle sur l'Angleterre. La BBhc mentionne à présent qu'il y en a encore cinq autres dans ce fameux conteneur, leur vie ne tient plus qu'à un fil, mais du moins ils sont vivants. Pas de noms. Il s'agirait de Turcs, d'Albanais et d'Algériens.

L'estomac de Mussu gargouille. Il demande si par hasard personne n'aurait quelque chose de comestible dans sa chambre, un croûton, un trognon de pomme... C'est sa faute aussi, Mussu n'a pas mangé son repas ce soir. Des tomates, bien que ça n'en eût guère le goût. Des tartines de tomates au pain. Et de l'eau du robinet. Mussu ne peut plus voir une tomate, il dégobille rien que de penser à une tomate. Parce qu'il a fait deux mille kilomètres coincé entre des tomates dans un camion. Ils ont dû se taper une peur bleue, au marché aux légumes, lorsque les cageots ont été déchargés. Une pareille tomate ils n'en avaient jamais vu. Maintenant tout le monde sait pourquoi Mussu traverse aussi la vie sous le nom de Général Tomatski.

Et soudain j'entends un air de Bach; ce n'est rien de moins que la

sonnerie du portable de Général Tomatski. Nous avons tous des téléphones mobiles, nous devons bien rester d'une façon ou d'une autre en contact avec la mafia. Comment ferions-nous autrement pour commander d'ici nos conteneurs lorsque le ministre de l'Intérieur nous remballe?

Il semble que ce soit Cherribi. Il vit. Cherribi, typique de lui, a par malheur embarqué dans le mauvais conteneur. Il ne comprenait probablement ses passeurs qu'à moitié. Enfin, lorsqu'il a quitté son conteneur (pas de tomates, du beurre et de la drogue) il a trouvé qu'il faisait plutôt chaud pour la saison en Angleterre. Monsieur est en Espagne.

« Hé, bande d'abrutis, c'est comment chez vous? Pas trop froid? Lorsque tous les bonnets du vestiaire auront été vendus, vous venez ici, dix-huit degrés et une brise agréable. »

Notre Afghan doit maintenant se laisser prendre par la Guardia Civil et sera revenu parmi nous d'ici quelques jours, *bei uns*, en Belgique. Dommage pour ceux qui avaient déjà piqué sa brosse à dents.

Exercice d'intégration n° 174BLZ18
« Roger Van de Velde raconte une blague au café »

Lode n'avait jamais rencontré une meilleure occasion de découvrir si oui ou non les blacks ont vraiment un pénis plus long, et il décida de ne pas la laisser passer.

Il était en train de rincer la boue de ses cheveux sous la douche du complexe sportif municipal. Deux fois par semaine il allait s'entraîner au foot. Une équipe de bistrot, du menu fretin. Depuis peu, les onze s'étaient enrichis d'un Noir qui, à l'entraînement, laissait déjà présager le meilleur pour le championnat de dimanche.

La question de savoir si oui ou non les Noirs disposent d'un pénis plus long l'intéressait mais ne l'absorbait pas. Mais, c'est quoi, long, finalement? Le black était sur le point de passer sous la douche. Et en effet, la différence se remarquait à l'oeil nu.

C'était sorti avant qu'il ne s'en rende compte: « Comment ça se fait que les blacks en ont un aussi long? »

Le Noir, qui s'appelait So, laissa tomber l'air de rien que les Blancs pouvait aussi disposer d'un long pénis.

Un Blanc avec un grand zob? Mais alors comment ?

Le black indiqua la recette pour obtenir un demi-mètre de virilité, et le soir même, Lode fixa une brique à son sifflet. Un kilo au moins qu'il pesait ce machin, mais il semblait en effet logique d'après les lois de la physique que n'importe quel membre du corps, soumis constamment à la force de traction d'un poids, s'allonge.

La brique se balançait comme un flotteur au bout d'une ligne de pêche. Lode alla travailler, se baigna et dormit avec sa brique jusqu'à ce que le résultat souhaité fut obtenu.

Lorsque So, une semaine plus tard, s'informa des progrès accomplis dans le caleçon de Lode, ce fut dans un grand sourire que vint la réponse: « Il n'a pas encore grandi d'un centimètre, mais il est déjà tout noir. »

Rocky

À peine les gens m'ont-ils demandé avec qui je partage ma chambre que leurs visages s'illuminent d'un sourire douloureux. Je ne crois pas que quelqu'un soit disposé à échanger avec moi. Igor est mon compagnon de chambre, un Ukrainien, ancien champion de boxe. Qu'ils l'appellent Stravinski vient uniquement de son prénom car il n'irradie certainement rien de musical. Tout son espoir en une vie meilleure, Igor l'a mis dans la Légion étrangère, son souhait le plus ardent est de pouvoir brandir le drapeau français en tant que chair à canon. De si nombreux Russes crèchent aujourd'hui à la Légion étrangère qu'on leur a momentanément fermé la porte. Igor ne peut plus les rejoindre, il est confiné sur une liste d'attente.

Qu'Igor partira en voyage est certain, seule la destination reste un secret. Ce sera soit l'entraînement à devenir tueur d'élite dans la jungle de Guyane, soit le retour sous escorte en Ukraine. Ou bien le dernier Conteneur de nuit pour l'Angleterre, une autre possibilité.

Igor ne dit pas grand-chose. Igor en vérité dit trois fois rien. C'est ce qui m'angoisse tant. Ça bout, dans ce garçon, le fossile le plus demeuré le sentirait, et tôt ou tard les fusibles pèteront. J'espère qu'il pourra épancher son coeur avant de se défouler sur ma gueule de ses frustrations. Deux coups sur mon clou et je suis mort, à bon entendeur...Tu devrais voir son corps, y a de quoi flipper. Et c'est pas du silicone. Rien que de son thorax on pourrait donner à manger à tout le Centre pendant une semaine, ce serait enfin un festin. Sa tête est la tête typique du boxeur : nez où il n'y a plus trace de cartilage, coupe au millimètre, front bas, sourcils recousus déjà une vingtaine de fois, de sorte que le morceau de chair au-dessus des yeux a tout du patchwork. (Un rêve de photographe, cet Igor, et si mes passeurs ne s'étaient pas méfiés de mon appareil photo et ne l'avaient pas massacré, j'aurais certainement envisagé un petit portrait). Ces derniers temps la tension est à couper au couteau et je n'ose pas dormir avant de m'être assuré qu'il est déjà parti au pays des rêves.

Igor trouve si compliqué d'ouvrir la bouche que personne dans notre bloc n'a la moindre idée de la raison pour laquelle il demande l'asile. L'essentiel est que nous sachions nous-mêmes pourquoi nous sommes ici et que nous disposions pour nous-mêmes d'un bon récit. Et que nous ne saurons jamais exactement pourquoi ils nous renvoient avec la plus grande facilité vers les monstres que nous essayons de fuir. Le Vieux Continent est plein, disent-ils, pas de place pour nous. Exactement comme s'ils avaient toujours demandé la permission avant d'installer leurs colonies dans le salon d'autrui. Quand Igor parle avec moi, disons que ça arrive une fois par semaine, ça dure dix minutes.

La seule qui réussit à court-circuiter l'interrupteur du robot chez Igor est Anna. Une Russe. Une bonne femme bien roulée en training Adidas moulant son corps pulpeux. Si elle essuie trois refus, et ça semble fort probable, elle disparaîtra de la nomenclature sans laisser de trace. Avec ses hauts talons et sa belle chair sous un manteau de fourrure, elle allumera les gros plein de frics. Faudra bien qu'elle bosse pour sa tartine. Elle a les atouts nécessaires, qu'est-ce qu'elle attend? Entre-temps, et en guise d'exercice, elle suce le bloc 4 pour une petite dizaine de cigarettes. Les premières, elle les fume directement après s'être rincé la bouche, pour chasser le goût dégueulasse.

Igor débute ses journées au-dessus d'un manuel de français. Après ses exercices linguistiques, il se fait un Solitaire. Il est alors midi et une demi-heure passe à son tour tandis qu'il mâche ses tartines. Nous en faisons un sport de garder la nourriture le plus longtemps possible en bouche, ça nous donne l'impression d'avoir une occupation.

Après le déjeuner, Igor lit le *MZ*, un journal du dimanche russe. Beaucoup de photos, des pubs et des jeux cérébraux : des mots croisés d'une page entière avec rébus, palindromes, charades et autres acrobaties lexicales incorporées. Sur les deux dernières pages s'étale de la viande femelle au naturel.

Le soir, il va boxer. Il garde à l'esprit l'éventualité d'obtenir des papiers via le milieu de la boxe. Les réfugiés sportifs réussissent mieux que les politiques ici. Le club d'un hameau voisin lui offre gratuitement de s'entraîner; Je n'aimerais pas trop être un jeune boxeur placé devant Igor. Ce type est là à ressasser sa fureur toute la journée, ça doit faire mal lorsque ça sort.

Il pue lorsqu'il réintègre la chambre. Sa sueur est d'un autre ordre, elle pue l'angoisse.

Et lorsqu'il escalade les lits superposés, il emmène alors les deux dernières pages du *MZ*. Ça m'est égal, j'entends avec plaisir craquer les lattes du lit au-dessus de ma tête et me réjouis qu'il soit en train de s'épuiser. Chaque soir j'attends que son petit journal ne bruisse plus, que son souffle redevienne régulier, qu'il s'endorme dans les bras de Morphée. Alors seulement, et pas avant, j'ose fermer les yeux et parcourir mes rêves, l'appareil photo au poing. Pellicule couleur.

Aucun bonheur ne libère l'homme de son chagrin

Toute histoire d'amour digne de ce nom finit par un suicide, et c'est cette idée qui me tarabuste le cerveau lorsque Lidia enfouit ses bouleversants cent soixante-deux centimètres près de moi sous les draps. Lorsqu'elle vient se blottir ainsi contre moi, ça signifie avant tout que j'ai oublié de fermer la porte à clé, ce qu'Igor ne peut supporter. Je n'ai pas non plus besoin de savoir comment il réagirait s'il savait que Lidia est à présent couchée à mes côtés.

Je pose un doigt comminatoire, chchcht, sur l'accolade de ses lèvres, elle le prend dans sa bouche. C'est depuis longtemps la première parcelle de mon corps qui pénètre dans le creux humide d'un autre, et parce que ça me donne brutalement conscience de ma solitude, je me sens encore plus seul. Je pleurerais si je pouvais encore pleurer. Elle pose alors elle aussi un doigt sur ma bouche. Nous allons nous taire; nous taire est ce que nous ferons.

Lidia est une MENA, l'abréviation utilisée au ministère pour les demandeurs d'asile « mineurs étrangers non accompagnés », comme ça ils peuvent leur consacrer un peu moins de lettres. Elle est déjà la quinzième dans ce bâtiment à avoir entrepris l'odyssée sans famille ni parents. Un enfant qui transhume sans le troupeau devient vite trop vieux pour son âge.

Je remarque parfois au réfectoire un nouveau visage triste, quelqu'un qui vient d'être harponné dans un camion, quelqu'un qui a reçu comme première impression de ce pays un parking le long d'une autoroute et, à mesure que le temps passe, la vision de l'arrivage massif de nouveaux malchanceux me touche moins. De moins en moins. Presque plus du tout. Mais l'arrivée de Lidia je m'en souviens. J'étais à la grille d'entrée, debout, à fumer et méditer ce sur quoi je pourrais bien méditer, ce sur quoi j'oserais méditer, et je regardais par-delà les barbelés un monde qui n'était pas engageant mais dont nous rêvions de pouvoir faire partie, tôt ou tard, tôt de préférence. Rien ne se passait, rien n'était tel que je l'attendais et j'attendais que le prochain repas me donne quelque chose à faire. J'avais une dent branlante et j'étais terriblement heureux de pouvoir jouer de la langue sur ce petit morceau d'ivoire pourri. Alors une voiture de police a remonté l'allée et deux policiers ont escorté une fillette jusqu'aux bureaux. C'était Lidia, et le temps est passé à un braquet un peu plus grand.

Pourquoi ai-je pensé qu'elle avait un violon dans ses bagages? Oui, je sais, je reste des jours entiers aux aguets à la grille, assez bête pour espérer qu'ils flanquent ici un réfugié avec quelque chose qui ressemble à un instrument de musique dans ses bagages, ne fût-ce qu'un harmonica, un morceau de corde d'une guitare cassée. J'ai besoin, grandement besoin de musique. Mais celui qui traverse à pied une crête de montagne, avec vue sur la prochaine crête et le prochain champ de mines, celui qui faufile son corps et son balluchon entre des cageots de tomates, celui qui se dissimule parmi le bétail en route pour l'abattoir et qui, à l'approche de chaque poste frontière, se recouvre d'une couche de lisier de porc, celui-là laisse son violon à la maison. Le seul luxe que l'on trouve acceptable comme ballast est une Bible, ou le Coran, le dernier recours des accidentés. Et peut-être une petite photo des gens qu'on a laissés au pays. Tout souvenir est une folie. Les filles seules et mineures peuvent déjà être contentes d'arriver entières au bout du trajet, qu'iraient-t-elles s'encombrer d'une paire de chaussures ou d'un violon? Oh non, je ne veux pas savoir de quelle sordide façon elles ont payé les droits de douane à un escadron de fonctionnaires lors du passage des frontières, et si elles ont ou non payé des pots-de-vin, la bouche à hauteur d'une braguette ouverte, car je le sais. Je connais ce tableau photogénique.

Avec Lidia, je n'ai pas encore échangé un mot. Fini de souhaiter la bienvenue aux nouveaux, de me présenter en ami. Fini de demander à chacun d'où il vient, pourquoi il fuit, combien de meurtres ont précédé sa décision. Finalement, l'un essaye toujours de damer le pion à l'autre. Si A dit que les militaires au pays lui ont brisé les deux jambes, alors B dira que dans son pays c'est encore pire, que les militaires lui ont brisé trois jambes, et alors là, mieux vaut abandonner, car pourquoi deux jambes brisées recevraient-elles l'asile lorsque trois jambes brisées ne le reçoivent même pas? Et alors commencent les spéculations, nous ne faisons rien d'autre dans le couloir que fumer en spéculant que les autorités européennes, après moult remue-méninges,

garderont les malins et balayeront du seuil les jambes brisées. Et ça aussi c'est désespérant, car il n'y a rien à tirer de mon putain de cerveau, mon putain de cerveau est plein de bric-à-brac tout tordu, aucun gouvernement qui voudrait le fatras qui encombre ma caboche. Et ma caboche n'en veut pas non plus de ce fatras. C'est pourquoi je ne me casse plus le cul pour les nouveaux, je reste près du radiateur avec les autres qui mendient l'asile depuis trop longtemps pour avoir gardé un fifrelin d'énergie, et qui vaincus continuent à tendre leur main ouverte après qu'on a déjà craché trois fois dedans, et je regarde dehors avec eux, dans un nihilisme collectif je regarde la brume gelée sur les vitres, les fleurs de givre, les plaques de glace, jusqu'au moment où un facteur viendra m'apporter une lettre qui commencera par « Monsieur »,.,

Tu continueras à mâchouiller tes mâchoires quand tu auras faim, Tu ne commettras pas le péché de vouloir améliorer ta vie, Tu ne seras pas assez stupide pour croire que tu peux échapper à la balle sur laquelle ton nom est inscrit, Tu ne mesureras pas ta négligeable existence à l'aune de l'Occident, Tu ne grignoteras pas le Vieux Continent, Tu te comporteras en conformité avec les droits universels du chien bâtard. Les sept psaumes de la Convention de Genève. Tu... absolument rien du tout. Je ne veux plus crier avec les autres que la géographie nous a joué un vilain tour, désolé d'être né au mauvais endroit, désolé que ma soeur ait couru au-devant d'une balle de fusil, désolé.

Je mens. En réalité je ne veux plus rien. Je ne veux surtout pas réveiller les chimères musicales à travers lesquelles je n'ai plus regardé que Lidia. Ses jambes lorsque celles-ci l'ont portée vers le réfectoire. Sa bouche lorsqu'elle a mâché sa nourriture. Sa bouche lorsqu'elle n'a plus mâché aucune nourriture. Les traces mouillées qu'elle a laissées sur le carrelage lorsque ses petons l'ont ramenée à sa chambre après la douche. Et la voilà à côté de moi à présent. Mes doigts veulent prudemment s'en assurer. Se coucher ainsi à côté de quelqu'un la nuit, le fait-elle souvent ? Je n'en sais rien. Mon nez fouille son aisselle, comme si j'étais sur la piste d'une truffe. Mais elle ne sent rien. Rien de plus qu'une autre. Parce que nous sentons tous exactement de même, bordel! C'est avec le même savon gras reçu dans notre colis de base que nous nous lavons, même couleur de gant de toilette, et nos cheveux, nous les lavons avec le même shampoing qui sent les mêmes pommes qui je parie poussent sur le même pommier à shampoing. Et j'enfonce mon nez encore plus profond, je veux le cacher en elle, pour ne le ressortir qu'après l'hiver. Question âge, je pourrais être l'homme qui a violé ma plus jeune soeur avant de l'égorger avec cette lenteur de bourreau, que j'étais content lorsque j'ai vu la fumée du revolver ressortir par sa bouche, et il m'en coûte de ne pas y penser en ce moment. Il faut que je la renifle, comme elle me renifle, chien de sa chienne. Reste. Reste couchée près de moi. Jusqu'à ce que nous reniflions l'odeur de la pluie qui pendant des années a refusé de tomber sur nos villages maudits. Reste. Couchée. Ton corps vaincu contre le mien. Que notre corps devienne enfin un corps. Et nous nous tairons. C'est nous taire que nous ferons. Mais ensemble. Reste.

Échecs pour confirmés

Shaukat va massacrer le personnel, faire sauter le centre pour demandeurs d'asile. Trois Tchétchènes ont la gentillesse de donner au personnel un coup de main et tiennent en respect le fulminant Shaukat. Les veines gonflées sur son front sont déjà de la taille d'un rail de chemin de fer, le Kosovar sur lequel il a étanché sa fureur saigne comme un boeuf sacrifié rituellement, Général Tomatski a failli essayer un uppercut. Un moment de crise, que ça s'appelle ici. Ils peuvent être contents que les Tchétchènes s'ennuient tellement que c'est un plaisir pour eux de se mêler à la bagarre. Enfin quelque chose à faire. Kick-boxer, *hombre!*

Une chose est claire. Shaukat est le dindon de la farce aujourd'hui. Je ne sais pendant combien de milliers de kilomètres lui et sa femme se sont livrés à d'obscurs trafiquants de chair humaine. Ils se sont dissimulés dans des fosses d'aisance, glissés dans des camions remplis de cochons, ils ont traversé des montagnes sur des souliers percés, rampé sous des barbelés électrifiés, pour voir finalement leur odyssée se terminer sur un parking le long d'une autoroute au pays de leurs rêves où lui et sa femme, à moitié morts, seront écroués dans un centre fermé. Bon. La femme de Shaukat a disparu. Partie. Envolée. Seule, haha. Elle a fichu le camp, elle a demandé en catimini à la direction son transfert dans un autre centre pour réfugiés, l'a obtenu, et se voit enfin débarrassée de son bonhomme. La chance peut tourner. Ta femme chérie te scie les côtes jusqu'à ce que tu acceptes de faire les valises pour améliorer le sort de ta petite famille, Tu risques ta vie et une fois arrivé sur le lieu de destination ta femme chérie fait ce qui dans son pays natal lui aurait valu d'être lapidée : quitter son mari chéri.

Shaukat pratique une de ces religions où l'importance de l'épouse est réduite à celle d'une merde, même plus fumante. On l'a vu plus d'une fois lui donner une raclée. Et il ne tapait pas à côté. Les disputes conjugales sont ici monnaie courante, c'est normal, il ne faut pas être dans un centre d'accueil pour ça, mais je n'ai encore jamais vu quelqu'un rosser sa bien-aimée comme Shaukat. Il lui a cassé le poignet le mois passé parce qu'elle avait été au cours d'informatique. Il ne faut pas que les femmes s'éduquent, elles doivent rester arriérées, car l'arriération est leur nature après tout. Et il a par conséquent, d'une experte wassahari, brisé les os de cette brave créature en présence de tout le monde. Oh, Shaukat n'a jamais eu beaucoup de chance, mais chaque foyer a ses problèmes et nous n'avons pas à nous mêler du ménage d'un autre. Lorsqu'elle a ses règles, Shaukat exige de changer de chambre et dormirait plutôt dehors dans le froid glacial que partager son lit superposé avec un animal impur. C'est logique que nous lui fassions remarquer aujourd'hui avec un certain malin plaisir que sa femme n'était pas si bête pour une vache. Elle a obtenu son transfert et se trouve dans un centre à la mer. Franchement comique. Ils ont là-bas une piscine, ils dorment à deux par chambre et chacun a sa propre télé. Elle peut tous les jours faire ses longueurs à la piscine, en formation avec des beaux mecs, et s'entraîner pour nager jusqu'en Angleterre. Imagine l'affolement lorsque Shaukat recevra un négatif et elle un positif! Tiens à l'œil les journaux ce jour-là, camarade.

Rocky II

Il y a du courrier pour Igor. Recommandé. Nous savons qui a écrit cette lettre, c'est la seule lettre que nous attendons, mais maintenant qu'il peut enfin l'ouvrir après des mois d'ennui, il n'ose pas. Tout à l'heure, il veut d'abord manger. Le repas est déjà plus ou moins insipide, qu'est ce que ce serait après avoir encaissé des mauvaises nouvelles?

La rumeur circule de bouche à oreille, Igor a du courrier, et ça fait du bien de savoir que là-bas, à Bruxelles, ils n'ont pas encore paumé l'adresse du centre pour demandeurs d'asile. Certains casernent ici depuis si longtemps, un an et demi ou plus, qu'ils commencent à croire que leur dossier est par accident tombé dans la poubelle. La rapidité n'est manifestement pas l'atout majeur de la Belgique. ça frappe à notre porte, assoiffé de nouvelles. Et? Alors? Mais Igor laisse son enveloppe intacte.

Ce n'est que tard dans l'après-midi, qu'il saisit d'un geste furtif son couteau et ouvre l'enveloppe. La façon dont il a enfoncé le couteau dans l'enveloppe, il devait avoir devant les yeux l'image d'une personne. Je l'ai vu. Je l'ai senti. Sa sueur le trahit partout. Le voilà maintenant. Avec sa lettre.. Il ne comprend pas. Les andouilles ont scellé son destin en néerlandais. Avec un peu de chance, là-bas, à Bruxelles, on t'accorde quinze minutes pour expliquer pourquoi tu as été flagellé, pourquoi ils ont foutu le feu à ta maison et violé tes filles, pourquoi tu as reçu la visite non désirée d'une bande de détrousseurs et de casseurs, qui ont devant tes propres yeux enfumé ta mère et donné aux chiens les tripes de ton père... et après des mois passés à te tourner les pouces, à te tortiller les orteils qu'ils en sont devenus du macramé, tu reçois une lettre. Une feuille de papier.

En tête de la lettre, des choses que tu sais. Qu'il n'y avait pas d'interprète durant l'entretien. Pas de tiers, pas d'avocat. Ils saluent le lecteur. Pas bien bas, mais ils le saluent.

Monsieur,

Sur la base des éléments de votre dossier, je confirme la décision du mandataire du ministre de l'Intérieur faisant état de ce que votre séjour sur le territoire est refusé.

S'appuyant sur l'article 52 de la loi sur les étrangers, je constate que votre demande d'asile ne répond pas aux critères du Traité International concernant le statut des réfugiés ni à aucun autre critère qui légitime la reconnaissance du droit d'asile.

Je constate par ailleurs que dans les circonstances actuelles vous pouvez être reconduit aux frontières du pays que vous avez fui, et où, d'après vos déclarations, votre vie, votre intégrité physique et votre liberté seraient en danger.

Sous réserve d'une autre décision du Ministre de l'Intérieur ou de son mandataire, vous devez avoir quitté dans les cinq jours le territoire, à compter de la date de la communication de la présente décision (A.R. du 19 mai 1993 ; article 17, par.2, a12).

... avec nos salutations...

Heureusement pour lui, tout dans la législation belge est belge: il doit avoir quitté dans les cinq jours le territoire mais il a trente jours pour faire appel.

Dehors le thermomètre est sur moins six. la bbc interrompt son programme : un conteneur de réfugiés a de nouveau été intercepté à Tivoli, Italie. Ce serait des Roumains cette fois. Pas de tomates, ce sont des palettes de carrelages derrière lesquelles ils s'étaient planqués. Ils sont morts gelés entre Ici et Nulle part. Une mort rock'n roll, sur la route. Il paraît que ce n'est pas si mal, de mourir gelé, des alpinistes, qui sont restés coincés longtemps dans une tempête de neige ont déclaré après coup avoir attendu l'hélicoptère complètement stoned.

Lorsque nous découvrons le mot quitter, un verbe beaucoup trop régulier, Igor me montre avec zèle ses compétences: je quitte, tu quittes, il quitte, nous quittons, vous quittez, ils quittent.

La propagation du soupir

Elle n'a pas besoin de crier, elle peut parler doucement, un peu comme elle me parle la nuit et, pourtant, la voix de Lidia se retrouve à des milliers de lieues d'ici. Elle est ici, dans ma chambre, chambre 26, bloc 4, et pourtant, au même moment, elle est dans un village de montagne à la frontière entre Illyrie et Pélagie, engagée dans une conversation. La téléphonie est une chose merveilleuse, et nous ne devrions pas perdre l'habitude de nous en étonner.

Elle est assise au bord de mon lit, elle ne porte pas beaucoup plus qu'un slip et son T-shirt rose, et sa voix parcourt sans effort la longue distance vers son village natal, nul besoin pour ça de se tortiller dans un conteneur.

Pour la première fois depuis son arrivée, Lidia téléphone à la maison, à sa mère. Ou plutôt, comme sa mère n'a pas chez elle d'objets merveilleux, Lidia téléphone au bureau de poste de son village et demande qu'on appelle sa mère.

« Vous êtes qui, vous dites...oui...et à qui voulez-vous parler, vous dites...oui...aucune idée, madame, on a de nouveau entendu des coups de feu cette nuit et quelques maisons ont été incendiées, je vais voir si je peux la trouver. Vous avez un moment? »

Très loin d'ici, quelqu'un quitte un bureau de poste. Très loin d'ici en cet instant entre des décombres quelqu'un marche et demande à un passant s'il sait où se trouve la mère de Lidia, si possible en vie, car c'est pour prendre le téléphone. Lidia soupire. Quelque part très loin d'ici, au même moment, un combiné gît sur la table d'un bureau de poste

Il y a deux possibilités. Ou bien, quelqu'un en cet instant laisse tomber un couteau, arrête aussitôt d'éplucher les pommes de terre et de plumer la poule pour le repas du soir pour courir à une vitesse record vers le bureau de poste. Ou bien, la poule vit toujours, et il n'y a plus personne pour se hâter vers le bureau de poste.

Une porte grince. Bruit de pas. Remue-ménage. Craquements.

« Lidia, c'est toi? »

- Maman, c'est toi? »

Deux voix se tombent dans les bras. Quelque part dans le cosmos.

Mais dommage pour la poule.

« Tu es où, ma petite fille ? Le voyage s'est bien passé ? »

Maman ne doit se faire aucun souci, le voyage s'est passé comme souhaité. Le passeur avait tout très bien organisé, les faux papiers, du travail de pro, le passage des douanes et un autobus avec air conditionné était à leur disposition. Le soir, ils ont dormi dans un hôtel dont la classe variait entre trois et cinq étoiles. Il y avait un bar, une piscine, un sauna, un petit déjeuner avec orange pressée et croissants. Après cinq jours ils ont atteint la côte, et un bateau les a amenés en quelques heures sur la terre promise. Elle a bien eu un peu le mal de mer mais, à part ça, elle n'a pas subi de réels désagréments durant le voyage.

« Et tu téléphones d'où, ma petite fille? Tu as une adresse? »

10 Downingstreet, elle peut écrire ça ?

Maman ne sait pas écrire, mais elle pense qu'elle pourra le retenir.

«Tu parviens à dormir un peu la nuit, maintenant qu'il n'y a plus de bombes qui tombent à côté de ton lit?

- Tout va bien pour toi, maman?

-.Tout va bien pour toi?

Oui, oui. Très bien. Ça peut naturellement toujours aller mieux.

« Et le temps ? Il fait comment à Londres ? . »

« Maman, écoute, je suis ici dans une cabine téléphonique, il y a des gens qui attendent et Je viens de commander un taxi pour aller à mon travail, je dois raccrocher...

- Oh, ma petite fille, si tu savais combien j'ai prié pour ça, pour que tu retombes sur tes pattes, que tout aille bien pour toi. Tu pries encore, dis ? Tu n'oublies tout de même pas de remercier Dieu tous les jours? Tu n'as tout de même pas oublié qu'il faut utiliser la prière comme un antibiotique, trois fois par jour? Je suis si heureuse de t'avoir entendue encore une fois. S'ils tirent cette nuit, j'y penserai, qu'ils ne peuvent plus te prendre, que tu es en sécurité et en bonne santé. »

Lidia raccroche. Dans le cosmos, deux voix s'arrachent à leur étreinte.

Maintenant au moins, maman pourra dormir sur ses deux oreilles. S'il n'y avait pas de mamans, on n'aurait pas besoin de mentir.

En cet instant, quelque part, on plume une poule en chantant.

En cet instant, ici, Lidia et moi, assis au bord de mon lit, nous attendons le facteur qui doit apporter des nouvelles de l'autre côté des barbelés. Nous comptons les minutes jusqu'au moment où le repas viendra alléger nos pensées, et elle espère que ce sera du poulet, ou quelque chose qui y ressemble.

« Voyager est important, vivre pas. » (Plutarque)

A la télévision un petit bonhomme devant la carte de l'Europe prédit que les températures allaient finalement remonter au-dessus de zéro. C'est important que le gel cesse. Il aurait tout aussi bien pu dire : Vraiment un temps à se planquer dans un conteneur.

Lidia m'a demandé si j'étais prêt à me retrancher avec elle dans le ventre d'un bateau. Ses rêves dégèlent et c'est dangereux. Elle est mineure, on ne peut rien contre elle. Elle pourrait certainement rester encore deux ans ici, pas besoin de marcher sur une mine lorsqu'elle va au magasin acheter un pain, alors pourquoi risquer sa vie pour une existence dont chaque journée commence devant la télé et derrière un bol de corn-flakes, et se termine au lit dans une bicoque mignonne mais trop petite avec un type qui s'est envoyé une chope après l'autre parce que son équipe de foot n'a pas été foutue de marquer?

Primo, elle n'a pas envie de se tourner les pouces Jusqu'à son dix-huitième anniversaire et, deuzio, elle a encore moins envie, le jour de son dix-huitième anniversaire, de retourner à la case départ sans toucher quatre mille francs. Je comprends ça. Ce primo et ce deuzio, je peux encore les fourguer à une cellule nerveuse, mais que, tertio, elle songe à moi et non pas à un poivrot anglo-saxon, ça c'est une autre histoire. J'avalerai bien, mais ne trouve nulle part un peu de salive.

Aujourd'hui encore. Aujourd'hui encore, elle m'aime. Parce que je n'ai pas besoin de revenir épuisé de mon boulot, parce que j'ai encore des raisons d'être triste. Comment réagira-t-elle à mes crises tenaces de mélancolie alors que tout baigne, je n'en sais rien, et elle non plus. Il m'arrive de négliger par paresse de remplacer un rouleau de papier Q. Supporte-t-elle ce genre de choses ? Supporte-t-elle que je grince des dents durant mon sommeil ? Maintenant, oui, mais continuera-t-elle à le supporter ? Mes gaz puent, je tripote les ongles de mes orteils et j'abomine les concerts et les représentations théâtrales. Parce que les applaudissements vibrants sonnent comme une meute d'armes automatiques AK-47. Parce que ma soeur a perdu la vie sous mes yeux pendant un vibrant applaudissement. je n'ai encore jamais su évaluer combien de spaghetti il fallait cuire pour deux personnes. Je me conduis comme un vrai goujat dès que quelqu'un essaye de m'expliquer mes traits de caractère.

Des rouleaux de prière se déroulent dans les yeux de Lidia, des suppliques.

Je ferme les yeux et la revois comme tout à l'heure, en slip. Il y a des étoiles et des comètes sur ce slip. Moi, je ne m'achèterais jamais un caleçon de ce genre mais, à elle, ça va super bien. Il y a trois jours, une comète a touché terre à côté de mon lit, sur la troisième dalle en partant du pied du lit pour être précis et, au lieu que le monde en soit anéanti, il est devenu plus beau.

« Noël! d'après moi, Noël est le meilleur jour pour essayer, le pays tourne alors à demi régime, la police portuaire préfère rester à l'intérieur devant un pot de thé et une pâtisserie poisseuse, et les douaniers font leur boulot à contrecœur parce qu'ils préféreraient être à la maison à bouffer de la dinde. »

Elle serait une bonne vendeuse, elle tait les points négatifs. L'époque où l'on trouvait un armateur prêt à nous passer en contrebande est terminée, ou presque. Quand la douane trouve des clandestins sur un bateau, l'armateur est soupçonné de traite des êtres humains. Tu peux compter dessus, si le cuistot te découvre dans un chargement de côtelettes, tu seras jeté par-dessus bord. Ça épargne à l'équipage un tas d'emmerdes. Ni vu ni connu, plus personne ne te réclame.

Tu as déjà vu de près une cale ? On n'y gambade pas sans finir écrabouillé, dans certains de ces cargos rouillés, on entasse sept ou huit conteneurs en hauteur, tellement c'est profond. Et tu te retrouves là, avec un peu de chance tu as juste assez de place pour te gratter le nez. Tu attends le largage des amarres, les moteurs commencent à pilonner, si fort que ton crâne se craquelle, tu as démarré, le voyage vers la liberté a commencé... et puis ? Comment peux-tu savoir avec certitude que le bateau prend la bonne direction ? Okay, tu étais sur le quai, tu as lu le nom d'une firme ou d'une ville anglaise sur la proue. Depuis combien de temps tu es déjà là muselé entre deux conteneurs? Tu as prévu assez de nourriture, de boissons ? Tu n'es pas encore gelé, tu n'es pas encore déshydraté dans la chaleur des moteurs ? Il y a du roulis, tu vomis. Car c'est ton énième jour d'affilée à rouler, en haut, en bas, en haut, en bas, en haut, en bas,

tantôt un peu moins fort, tantôt beaucoup plus. Aucun rat de terre ne s'y fait, tu continues à dégoûter. Tu te meurs, crier n'a aucun sens. Personne qui t'entende.

« Tu ne veux pas m'accompagner.

- Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je veux te montrer les risques, un bateau n'est pas un camion.

- C'est ce que je disais, tu ne veux pas m'accompagner.

Un silence s'installe, qui me rappelle d'autres silences, après lesquels je voyais s'inscrire dans la porte les talons d'une femme. Elle s'appelait Bethina, et elle mettait la barre aussi haut que Lidia. Parfois, j'ai l'impression de l'avoir quittée, elle, et pas mon pays.

« Il y a aussi le tunnel vers l'Angleterre. Ça me semble plus sûr. J'en connais qui ont réussi. » J'essaie en fait de régler leur compte à mes souvenirs, mais il est déjà trop tard,

« T'es comment, question de dire adieu? »

Je regarde l'univers, les étoiles, les comètes. La Petite Ourse, je l'ai encore embrassée il y a trois jours. Comment je suis question de dire adieu ? Rompu. Et chaque fois moins bon.

Elle enfle son jean. Un nuage glisse devant le soleil.

Négatifs

«Faites seulement comme si je n'étais pas là », dit le photographe et je le méprise.

NOIR

Les morts en conteneurs d'Irlande et d'Italie ont eu comme effet que chaque journal veut tout d'un coup faire quelque chose pour les demandeurs asile, et ce moucheron de photographe est l'élu qu'ils ont envoyé pour lâcher sur le monde quelques clichés à faire se lever le coeur.

NOIR

« What's your name ? » demande monsieur le photographe qui a décidé de la jouer cool,

« Bipul Masli, que je dis, mais vous pouvez tranquillement dire Bhopal Muesli. Et d'ailleurs, je parle aussi néerlandais. »

NOIR

« Vous parlez néerlandais, en effet. Et même fort bien, à ce que j'entends. »
lèche-cul.

NOIR

« Faites comme si je n'étais pas là. »,
Pour qui il se prend, ce bouffon ? En ce qui me concerne, il n'existe pas, pas question de faire comme s'il y était.

NOIR

« Vous venez d'où, monsieur, euh, Masli ?
- De Carpetland. J'y suis né et j'y ai grandi.
- Si vous voulez, vous pouvez vous mettre à la fenêtre et regarder dehors, ce serait chouette. »

NOIR

Chouette? Ce débile pense que c'est chouette de regarder par la fenêtre? Le petit carré d'herbe, la corde à linge, les barbelés.

NOIR

« Vous pourriez laisser reposer votre tête dans Votre main droite ? »
Je ne bouge pas.
« Votre main droite, monsieur...vous me comprenez ?

NOIR

Et ça dure, et dure, et dure avant qu'il ne prenne sa photo. Je me demande s'il a encore l'intention d'entreprendre quelque chose, lorsqu'une mouche vient s'installer et chier sur ma tête. Photo !

FIN